



# Festival de Cannes

## En Islande, le chemin de croix d'un missionnaire

Récit historique, le troisième long-métrage de Hlynur Palmason est une révélation

**GODLAND**

SÉLECTION OFFICIELLE

*Un certain regard*

**D**u cinéma nordique, on garde souvent l'image d'une mise en scène « à froid », pétrie par la distance, la frontalité et une retenue toute protestante. Le troisième long-métrage de l'Islandais Hlynur Palmason, 37 ans, débauché en section *Un certain regard* après un passage par la Semaine de la critique (*Un jour si blanc*, 2019), risque peut-être de ne rien changer à la donne. Ce serait compter sans sa hauteur humaine, l'ampleur d'un récit ne se refusant jamais à l'émotion, et l'assurance folle de son geste plastique, qui en font une fête pour le regard et l'esprit.

Rebaptisé *Godland* à l'international, le film affiche en fait un double titre original, *Vanskabte Land/Volaoa Land*, en danois et en islandais. Les deux signifient la même « terre misérable », mais leur accollement marque d'emblée l'un des enjeux majeurs du récit, à savoir la barrière de la langue. Fiction historique, celle-ci revient, en effet, sur un aspect colonial du passé islandais, une terre restée longtemps sous la domination du Danemark, qui dura jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Lucas (Elliott Crosset Hove), ministre du culte luthérien, est missionné par l'Eglise du Danemark pour aller bâtir une église en terre d'Islande, réputée inhospitalière, auprès d'une petite communauté agreste et reculée qui en est encore dé-

pourvue. On lui adjoint un vieux briscard du cru en guise de guide, Ragnar (Ingvar Sigurdsson), à la barbe blanche et aux manières bourruës, mais qui ne parle pas un mot de danois. Les deux hommes embarquent sur un navire, au sein d'une petite expédition, et gagnent bientôt le rivage islandais.

Armé d'une foi sincère, soucieux de s'entendre avec ses futurs administrés, Lucas tente durant la traversée d'apprendre la langue vernaculaire, mais se désespère devant sa complexité. Equipé d'un matériel portable de photographie sur plaques de verre, il entreprend aussi en chemin de fixer les portraits des moussaillons, d'enfants, de villageois, mais aussi de ses compagnons.

### Parcours spirituel

Tourné dans le format carré original du cinéma, *Godland* endosse l'inscription photographique des premiers temps, comme un retour aux sources. Le cinéaste annonce d'emblée s'être inspiré d'une série de sept photographies, les premières prises dans la parcelle sud-est de l'île, grâce auxquelles ces lieux basculaient dans la représentation. La première partie du film retrace l'avancée de l'expédition au cœur de terres à la « *terrible beauté* », sous la menace latente d'un volcan à l'horizon. Des plans stupéfiants, comme taillés à même la roche, accompagnent ce trajet au sein d'une nature austère, entre formidables accrétions minérales, plaines nues battues par les vents, glaciers et fleuves profonds aux reflets de mercure. La mise en scène se confronte au pay-





sage, arpente sa singulière et dangereuse matérialité. Le tout superbement cadré par la cheffe opératrice Maria von Hausswolff, comme si ces détours lunaires étaient ceux d'un monde étrange et inconnu : un ailleurs radical aux portes maritimes de l'Europe.

Par la suite, le film réserve une poignée de scènes magnifiques à l'installation du prêtre au sein du village, hébergé par un compatriote, se découvrant une inclination pour sa fille aînée, qui lui apprend à monter à cheval, et une complicité pour sa cadette, une petite blonde espiègle. La plus belle, justifiant à elle seule la découverte du film, est celle de la construction de l'église par la communauté rassemblée, saisie au son de l'accordéon par un émouvant panoramique à 180 degrés. Dans ces moments, le long-métrage a quelque chose de fordien, attentif aux délicats équilibres qui jalonnent l'intégration de l'individu dans un tissu social.

Lucas a beau représenter l'autorité religieuse continentale, il ne l'incarne pas pour autant. Il demeure jusqu'au bout un être malingre, maladroit, un pur esprit catapulté au milieu d'hommes robustes, en harmonie avec la rudesse et l'austérité de leur terre. Or, c'est bien d'un parcours spirituel dont traite le film, mais contre-initiatique : quelque chose de la foi du prêtre chavire au contact de ces lieux austères et antédiluviens, plus métaphysiques que la chrétienté. Une distance se creuse, un refoulé remonte, celui du colon qui s'ignore devant des ouailles qu'il ne comprend pas, et qui lui

demeureront jusqu'au bout inaccessibles, car résolument étranges. Récit d'un malentendu historique, aussi passionnant thématiquement que plastiquement, *Godland* a tout d'une révélation. ■

MATHIEU MACHERET

*Film islandais, danois, français et suédois de Hlynur Palmason. Avec Elliott Crosset Hove, Ingvar Sigurdsson, Jacob Lohmann, Vic Carmen Sonne (2 h 18).*

Sortie en salle le 21 décembre.

**La mise en scène se confronte au paysage, arpente sa singulière et dangereuse matérialité**